

Violette Leduc est de retour

Par Mireille Brioude, présidente de l'Association des Amis de Violette Leduc.

A la mémoire de Catherine Viollet¹

Au nom de l'Association des amis de Violette Leduc, je voudrais remercier la Mairie de Paris, le maire du 11^e arrondissement Monsieur François Vauglin, ainsi que l'équipe de direction de la médiathèque Violette Leduc de m'avoir invitée aujourd'hui pour cette présentation de l'auteure qui a enfin donné son nom à un lieu de culture, de partage et d'ouverture. Remercions aussi celles et ceux qui ont agi depuis le début des années 2000 auprès des pouvoirs publics pour qu'un hommage pérenne soit rendu à la désormais célèbre habitante du 11^e arrondissement : Catherine Florian, co-directrice de la librairie *Violette and co*, Gilles Gony habitant de longue date du 11^e et professeur de lettres. Enfin je remercie Jean-Claude Arrougé qui m'a donné de précieuses et précises indications pour faire la première partie de la conférence consacrée aux lieux de Violette Leduc.

« Violette Leduc est de retour » : c'est bien entendu, une métaphore. Son nom- et prénom d'auteure -puisqu'elle se prénomait en première mention « Thérèse » sur l'Etat civil- sont désormais inscrits dans un lieu. Le prénom Violette l'était déjà, malicieusement, inscrit à l'enseigne de la librairie *Violette and co* à deux pas d'ici².

Aujourd'hui il s'agit de rendre hommage à une écrivaine qui a marqué son quartier non seulement parce qu'elle y a vécu mais surtout parce qu'elle a inscrit ce quartier au cœur de son œuvre. Juste retour des choses que ce retour... Nous allons regarder un court extrait du documentaire en trois volets que lui consacra Pierre André Boutang : on l'y verra faire ses courses dans le quartier, aller, venir -avec un plaisir évident- d'un commerce à l'autre, se laisser filmer, de manière un peu théâtrale³.

Ce court extrait m'a incitée à réfléchir sur le lien entre l'écrit autobiographique et les lieux dits « de mémoire ». Le retour d'un écrivain sur certains lieux, de l'enfance généralement, constitue parfois le premier axe, le premier fondement de la quête de soi par l'écriture. Je pense à Modiano, je pense à Emmanuel Carrère *Retour à Kotelnic* (le film et le livre⁴) je pense au tout récent livre de Didier Eribon, *Retour à Reims*⁵. Se pose alors une équivalence- pour ne pas dire une dialectique- entre l'écriture de soi et les lieux qu'on a pu habiter. Or, si les écrivains que je viens de citer font des lieux la forme même de leur quête mémorielle, pour Violette Leduc, c'est différent : aucun des livres de Violette Leduc ne porte le nom d'un lieu, même pas son récit de voyage qui s'intitule *Trésors à prendre*⁶. Mais dans tous ses livres les lieux sont inscrits là où la mémoire se pose... là où l'écriture se pose.

Ces trois lieux, inscrits dans son œuvre sont Arras, où elle est née, Paris, où elle a vécu, Faucon où elle est morte. Un présent dit « de l'écriture » dans *La Chasse à l'amour* et dans *La Bâtarde* est employé lorsque l'écrivaine désigne au lecteur, à la lectrice, le paysage, chambre ou collines, qu'elle voit qu'elle sent au moment où elle écrit⁷. Jusqu'à parler de la petite table de son réduit, jusqu'à parler du tablier qu'elle met pour écrire ! Ecrire passe par une approche active, elle est « chasseresse » de la réalité (« Trésors à prendre » !).

Les lieux sont marqués, dans l'œuvre de Violette Leduc, d'un jugement affectif qui varie peu avec le temps. Elle n'aime pas Arras, elle n'aime pas s'en souvenir. Elle est profondément attachée à son domicile parisien, rue Paul-Bert, jusqu'à payer son loyer pendant des années sans y résider de manière régulière. De Faucon, petit village du Vaucluse, elle est tombée amoureuse, pour y vivre, pour y écrire. Entre ces lieux haïs et adorés se tisse un lien dans l'écriture, formant une trame subtile toujours en dehors et en dedans des mailles du texte. Pour être plus précise je vais vous lire quelques extraits de *La Folie en tête* sélectionnés par Jean-Claude Arrougé⁸ offrant sa définition de la littérature.

¹ **Chercheuse, CNRS, qui a consacré une partie de sa carrière à l'étude des manuscrits de Violette-Leduc. (voir bibliographie sur le site violetteleduc.net)**

² Diapositive : librairie *Violette and co*, 102 rue de Charonne, Paris XI^e.

³ Diffusion d'un extrait du documentaire de Pierre-André Boutang (2eme partie), archives INA, 1970.début à 1'27.

⁴ Film, 2003. *Un Roman russe*, Gallimard, 2008.

⁵ CHAMPS, coll. Essais, 2008 et 2018. Une pièce de théâtre est également issue de cette œuvre.

⁶ Tous les livres de Violette Leduc cités ici sont publiés chez Gallimard. Voir bibliographie des éditions sur violetteleduc.net « les œuvres ».

⁷ Diapositive : Arras (plaque commémorative sur sa maison natale)-Paris (1955 : elle pose chez elle au moment de la publication de *Ravages*- Faucon : l'écrivaine dans son lit, écrivant.)

Toutes les photographies diffusées le jour de la conférence étaient extraites soit d'un site internet avec mention de l'éditeur, soit de la biographie de Carlo Jansiti (« courtesy of »). Enfin, dans la collection personnelle de l'auteure de cette conférence : Michel Coulet « Violette écrivant dans les bois » et « le dernier été », photo de Françoise d'Eaubonne, léguée par Catherine Viollet à l'Association des amis de Violette Leduc.

⁸ Addendum à l'article de Jean-Claude Arrougé : « Violette Leduc : un beau cri et une passion de vivre. » inédit.

La littérature c'est : prendre le sac en moleskine pendu au clou, partir « aux commissions », sentir à travers mon gant de laine la présence de mon porte-monnaie usé, traverser la rue, vérifier si les patrons du café La Mandoline sont à leur comptoir, pousser une pointe jusqu'aux laines du Pingouin, embrasser d'un seul regard les pelotes dans les cases, revenir sur mes pas, traverser le faubourg, revoir sur la morue le givre des bourlingages, choisir le merlan le plus frais, caresser, sans les acheter, la peau des champignons, respirer mes doigts, j'aime la terre.

J'entre chez le boucher. Je voudrais un morceau saignant... Il coupe la tranche, j'aurai des forces... Les rosbifs miroitent sur le marbre blanc.

Je reviens encore sur mes pas. De premier choix l'orange, la banane, le pamplemousse vendus en plein air, près de l'hôpital Saint-Antoine.

Je payais ma livre d'oranges, j'ai tourné la tête... Serait-ce le poids d'une anémone sur mon épaule ? Est-ce le doigt d'une saison, celle du printemps venu dans le fragile hiver, qui me signale, au-dessus de l'hôpital, une déchirure ? Naissance d'une couleur dans le ciel, l'espoir est puissant. Je reviens chez le poissonnier. Je mangerai seule, moules marinières pour commencer. J'ai les cinquante francs, rendez-moi dix francs.

Quel émoi au-dessus des antennes de traviole ! C'est mars, c'est avril, ils planent au-dessus de l'hôpital, ils sont timides, ils éclosent. Pas de vin blanc pour les moules, je le remplacerai par du vinaigre. J'ai du persil, du laurier, des oignons, du thym. Écrire ? Comment le pourrais-je ? Je suis aveugle. J'ai la taie des oiseaux morts sur mes yeux. L'une est rose pâle, l'autre est rose orangé. Nuance d'une déchirure dans le ciel, raffinement, simplicité des pois de senteur. Je stationne, les montres battent à l'unisson dans quatre vitrines, j'ai la joue du ciel sur la mienne. Partons. Vous me donnerez un kilo de pommes de terre ordinaires. Des grosses, pour des frites.

Le quotidien de Violette Leduc est circonscrit par ce trajet, cette capture erratique dont A. Varda parle dans *Les glaneurs et la glaneuse*⁹. Du produit saisonnier à l'écriture, se dessine une géographie sensuelle de l'inspiration qui passe par la récolte présente toujours en vue d'une écriture à venir : Violette est dans l'anticipation plus que dans la jouissance et le réel gourmand n'a d'autre but que de l'inspirer. C'est le reflet inversé de l'écriture de Colette qui célèbre sans arrière-pensée la beauté des choses et met toute sa force dans la célébration du réel.

Violette aime la rue, les commerçants, le métro, parce qu'ils sont source d'inspiration¹⁰. Son champ d'horizon ne se limite pas d'ailleurs à sa rue. Elle fréquente la rue du Faubourg Saint-Antoine, se chargeant de faire réparer des fauteuils pour Simone de Beauvoir. Carlo Jansiti, dans la correspondance de l'auteure, correspondance qu'il édite et annoté, mentionne l'achat de deux fauteuils rue du Faubourg Saint-Antoine commandés par Simone de Beauvoir, achat pour lequel Violette Leduc s'était constituée en intermédiaire. Or Jansiti nous indique en note que Violette Leduc a escroqué Beauvoir d'une coquette somme d'argent en effectuant la transaction¹¹ !

Le rapport qu'avait Leduc à l'argent n'était pas simple. Mais le choix qu'elle fait de demeurer fidèle à un quartier très populaire -alors que ces amis et relations littéraires habitaient Montparnasse ou Saint-Germain-des-Prés, relève d'un engagement tacite auprès des « petites gens », des personnes qui comptent leurs sous, qui « font attention ». Nous sommes en cette période d'après-guerre qu'on appellera seulement ensuite les trente glorieuses. Même après le succès de *La Bâtarde*, en 1964, elle choisit de rester dans le 11^e, son quartier, durant le temps où elle reste à Paris.

Rendre hommage à Violette Leduc lorsqu'on est dans le 11^e arrondissement n'est-ce pas lui rendre la monnaie de sa pièce ?

Jean-Claude Arrougé a connu Violette Leduc dans les dernières années de sa vie : il a consacré un bel article sur son blog (inédit) à la période parisienne de Violette Leduc et je m'appuierai sur les lignes qu'il a écrites tout comme sur le travail immensément précis du biographe Carlo Jansiti¹² pour vous présenter Violette chez elle. Puis j'aborderai les grandes orientations de la vie de l'auteure.

⁹ Production Ciné-Tamaris, 2000.

¹⁰ Diapositive d'un plan du 11^e arrondissement, précédée d'une photographie de l'immeuble situé 20, rue Paul-Bert.

¹¹ Violette Leduc, *Correspondance (1945-1972)*, Paris, Les Cahiers de la NRF, p. 111.

¹² Carlo Jansiti, *Violette Leduc*, Grasset, 1999.

Revenons en arrière :

En 1926, à l'âge de 19 ans, Violette arrive à Paris avec sa mère et son beau-père. C'est l'émerveillement. Son premier quartier est celui de la place Daumesnil. Mais elle hante plus volontiers les quartiers artistiques et culturels, notamment Montparnasse. Nous sommes en pleines années folles. Elle fait la rencontre par hasard, dans un cinéma d'un homme avec lequel elle aura une courte liaison : Jacques Mercier. Mais, neuf ans plus tard, elle croise de nouveau cet homme, aux abords de Notre-Dame.

Elle lui propose rapidement le mariage... sans trop savoir pourquoi¹³. Il finit par accepter, lui aussi sans trop savoir pourquoi. « *Pourquoi me suis-je mariée ? La peur de devenir une vieille fille, la peur qu'on dise : elle ne trouvait pas, elle était trop laide. Besoin de saccager, d'anéantir ce que j'avais eu, ce que j'avais* ».

C'est donc au matin du 14 octobre 1939, que Violette Leduc devient Madame Mercier à la mairie du 11^e arrondissement. C'est un « *vieux mariage qui sentait la naphthaline* ». L'étrange couple s'installe au 20 rue Paul-Bert dans ce même 11^e arrondissement. Une petite pièce sans lumière, au rez-de-chaussée sur cour. Un « *réduit* », disait-elle, situé au-dessous du « *hangar à poubelles* », qui servait également de laboratoire photo à Jacques, devenu photographe de mariages. Elle découvre cette rue Paul-Bert, qu'elle ne connaissait pas jusqu'à cette journée d'automne 1939. Elle s'attache rapidement à ce quartier, à cette rue « *commerçante et grise* », à cet immeuble. Elle y demeurera jusqu'à sa mort en 1972.

Dans sa biographie, Carlo Jansiti propose un passage inédit de *Ravages* où le « *réduit* » est décrit.¹⁴

Le jeune couple s'installe dans ce sombre local, meublé d'un divan, d'une table, de deux chaises et d'un poêle de douanier. Mais Violette a des goûts de luxe. Elle se fait offrir des vêtements par les grands couturiers lorsqu'elle écrit sur eux des articles de mode pour des journaux comme *Pour Elle* et *Paris Presse*. Que voit-on sortir du réduit ? Un chapeau « *Rose Descat* », un tailleur « *Lucien Lelong* » ou « *Jacques Fath* ». Quant à Jacques, il ramène parfois dans le galetas des clochards avec lesquels il sirote du gros rouge. Les sujets d'affrontement sont multiples au sein de ce couple marié mais marginal. Et pourtant, à leur façon bien spéciale, ils sont attachés l'un à l'autre. Violette tricote une écharpe pour Maurice Sachs sous les yeux de Jacques qui grelotte de froid. Alors qu'il l'appelle affectueusement « *mon petit bonhomme* », l'ingrate le gave de nouilles *Rivoire et Carret* qu'il mange du bout des lèvres. Les scènes devenant de plus en plus fréquentes et violentes, Jacques finit par abandonner le réduit conjugal en allant vivre cinq jours sur sept chez sa mère, non loin de là, rue Chanzy. Ce que Violette résume par « *cinq jours sans sexe, deux jours avec.* » La rupture intervient lorsque Violette se fait avorter en 1941, contre le gré de Jacques. Elle frôle la mort. En 1942, Violette décide de ne plus vivre dans ce réduit lorsqu'elle apprend que ses plus proches voisines, juives, ont été déportées par les Allemands.

À la Libération Violette revient, seulement en éclaireur, rue Paul Bert. Mais elle préfère loger dans des hôtels à Saint-Germain des Prés car, comme elle se livre au marché noir, elle approvisionne ses riches clients dans le quartier.

La rumeur du voisinage lui apprend que Jacques veut enfin divorcer car il souhaite se remarier avec une femme au « *visage ingrat* » ainsi la nomme-t-elle, qu'elle a rencontrée en compagnie de Jacques un dimanche matin au Flore. Elle est d'accord pour ce divorce, depuis longtemps. Violette alors finit par réintégrer son logement, la rue Paul-Bert, le quartier Faidherbe-Chaligny. Dans *La Folie en tête*, elle décrit poétiquement le parcours de ses commissions et les commerces de son quartier : *La cave des Pyrénées* « *où le porto est souvent en réclame* », la papeterie-librairie-confiserie-pâtisserie de Madame Aubijoux, où elle achète une chemise pour glisser le manuscrit de ses souvenirs d'enfance, le marché d'Aligre où elle jubile de jouer un « *bon tour à la vie chère* », ses petits cinés de quartier, dont *l'Artistic*, le café *La Mandoline*, la cabine téléphonique du bougnat près de l'immeuble depuis laquelle elle appellera tant de fois Simone de Beauvoir... Violette retrouve aussi avec bonheur son Paris des métros, qu'elle aime tant. Elle en fait une superbe description dans l'article « *Les Mains sales* » paru dans *Les Temps modernes* en 1946, où elle évoque les mains des ouvriers dans le métro. Plus tard elle parlera des fameux tunnels du métro, dans lesquels on pénétrait en lisant la réclame « *Dubo... Dubon... Dubonnet*¹⁵ ».

Un jour de 1947, Violette rencontre rue de Chanzy la propriétaire, qui règne sur plusieurs immeubles : celle-ci lui confirme qu'elle peut monter au 6^e étage du 20 rue Paul-Bert. Un deux-pièces-cuisine-toilettes sur rue est libre. Elle accepte mais a beaucoup de mal à quitter son réduit, objet de tant de souvenirs : « *Réduit, pour toi, mon cœur bat. Je vais te quitter, dans ton coin, j'étais enceinte, près de la fenêtre, j'envisageai un avortement.* » Elle repensera souvent et avec beaucoup de nostalgie à cet endroit si proche du dehors, si près de

¹³ Photo du mariage, octobre 1939. Source : voir supra.

¹⁴ Jansiti, *Op. Cit.*, pp. 92-93.

¹⁵ Tout le passage précédent est issu de l'article de Jean-Claude Arrougé : « *Violette Leduc, un beau cri et une passion de vivre.* »

la rue. Dans cet extrait de l'interview de Pierre-André Boutang, Violette Leduc est filmée à la fenêtre du 6^e étage sur cours. Le journaliste l'interroge sur sa solitude présente et sur ses anciennes amours¹⁶.

Avec l'aide de sa mère, elle déménage son divan, son poêle de douanier, sa table et ses deux chaises pour occuper un deux pièces à quarante ans, comme tous « *les modestes qui sortent tous les jours, bien cirés, bien brossés* ». Violette établit rapidement des liens amicaux avec ses voisins de palier. Elle avait ce don du contact, notamment avec les gens simples. Elle est le témoin et la complice des joies, des peines et des petits drames de ses voisins. Elle les nomme et surnomme affectueusement dans *La Folie en tête* et dans *La Chasse à l'amour* : « Zézette » (Madame Dion), Madame Gavotte, Monsieur Chantelauze et la « puce », Chantal, une enfant qui souffre d'une maladie de cœur. Elle aime boire du vin « Granvillions » avec eux. Ses voisins ne s'étonnent pas de ses excentricités, la consolent et lui prouvent une réelle affection lors de ses nombreux moments difficiles.

J'ai pu démontrer, grâce à l'étude de passages inédits du manuscrit de *La Chasse à l'Amour*, que malgré la solitude qui mine sa vie, l'écrivaine consacre des pages et des pages, coupées dans l'édition définitive, à ses voisines de palier, notamment à la famille Dion, Odette la mère et les enfants : Christian, Dominique Françoise qui étaient une seconde famille pour elle¹⁷.

Ces personnages sont très présents dans *La Folie en tête* particulièrement, non seulement la version publiée mais aussi les manuscrits. Ce sont des centaines de feuillets raturés, écrits au verso qui aboutissent dans un tiroir chez Odette pour peu qu'un soir, prise d'un de ces délires furieux et théâtraux Violette frappe à la porte de sa voisine et s'exclame « prenez tout, brûlez tout. » C'est comme cela qu'un soir de septembre 2015, Dominique Beudet, fille d'Odette Dion m'a contactée pour me dire que sa mère décédée depuis peu avait laissé un des états manuscrits de plus de mille pages, de *La Folie en tête*. Le manuscrit a depuis été acheté par la Bibliothèque Nationale grâce à Olivier Wagner, conservateur et membre de l'Association : Madame Dion avait bien fait de ne pas le brûler !

Violette Leduc reçoit dans son 6^e étage. Et du beau monde. Jean Genet, souvent. Genet qui, d'ailleurs, était venu auparavant dans son réduit avec l'industriel et mécène Jacques Guérin, un des premiers admirateurs de Violette. Elle éprouvera un amour intense et bien sûr impossible pour Jacques.

Violette se brouille avec Genet lors d'un diner mémorable où Violette lui manifeste beaucoup trop de sollicitude, n'accordant que peu d'attention à son amant Lucien Ménegaud et à son ami Gérard Magestry, frère de Madeleine Castaing. Simone de Beauvoir monte aussi pour elle les six étages. Violette prépare sa visite dans une grande fébrilité « *Une amie va venir, les jardins seront plus beaux que les soupers d'un roi* ». De même lui rendront fréquemment visite Nathalie Sarraute, Clara Malraux, Alice Cerf, Monique Lange, et plus tard son amie-enemie Thérèse Plantier. C'est au 20 rue Paul-Bert qu'elle écrit en grande partie *L'Affamée* (1948), *Ravages* (1955), *La vieille fille et le mort* (1958) et *Trésors à prendre* (1960).

Violette voyage assez régulièrement et parfois longtemps mais retrouve toujours avec joie son deux-pièces, son immeuble et son quartier. Sa plus longue absence est consécutive à son séjour en hôpital psychiatrique et en maison de repos de juillet 1956 à mai 1957. Après la censure de *Ravages*, et en butte à son amour fou et sans espoir pour Jacques Guérin, l'écrivaine « assassinée » sombre dans une grande dépression qui se manifeste souvent par des crises de délire paranoïaque. Deux de ses voisines assurent qu'elles l'ont vue errer dans le quartier avec un écriteau « À vendre ». Elle soupçonne des ennemis invisibles partout. Sur les trottoirs, les paquets de Gitane, les bouts de ficelle, les étrons sont des signes... Elle pense que Sartre a engagé un espion qui est situé au grenier, au-dessus de chez elle, pour la surveiller et lire ses manuscrits. Elle est persuadée que lorsque le philosophe décrit la laideur dans l'article sur Le Tintoret paru dans *Les Temps modernes*, c'est elle qui est visée...

Violette est de retour au printemps de 1957 au 20 rue Paul-Bert après sa longue période de cure. « *Les miens fêtèrent mon retour. Ils ne me demandaient pas d'où j'atterrissais après une aussi longue absence. Je les serrais sur le cœur, bouleversée par tant de discrétion.* » écrit-elle. Elle n'est pas guérie pour autant mais parvient à écrire une nouvelle : *Les Boutons dorés*. Elle est enfermée dans ses soucis quotidiens et compatit à ceux de ses proches, mais dans une ignorance totale et volontaire des événements politiques, notamment de la guerre d'Algérie. Elle est à ce moment aux antipodes des préoccupations de Simone de Beauvoir qui consacrera toute son entreprise autobiographique à se constituer en témoin active et engagée, de son temps.

Un exemple : voici ce que Simone de Beauvoir raconte dans *La Force des choses*, à la date du samedi 31 mai 1958, alors que se solde la grave crise politique entre Paris et Alger : « *V. L. arrive et me tombe dans les bras. Et me voilà plongée dans les histoires de son immeuble : le séquestré du 3^e, à qui elle a porté du riz au lait, qui l'a*

¹⁶ Boutang, *op. cit.* (3^e volet), début à 9'21.

¹⁷ Etude à paraître dans Anaïs Frantz, *Réparer Violette Leduc*, PU Sorbonne-Nouvelle, collection « Archives »

reçue en slip, puis qui s'est habillé, cravaté, qui a tenu des discours « politiques » sur le palier ; Chantal qui avait quinze ans, des cheveux immenses, trois trous dans le cœur, qui est restée vingt-six heures sur la table d'opération et qui est morte ce matin, vidée de tout son sang »¹⁸. Simone de Beauvoir a l'esprit ailleurs, entièrement mobilisé par le coup d'État qui menace la République. Violette l'exaspère par toutes ces histoires qui ne la concernent pas. Et pourtant... elle en fait état...

De fait, même si les relations avec le voisinage immédiat vont se dégrader plus tard, dans les années 1960 le rôle des voisins du 20 rue Paul Bert reste de la première importance.

A l'été 1958, Violette entreprend, sur les conseils de Simone de Beauvoir, son autobiographie. Elle est seule dans l'immeuble. « *Ils sont tous partis* », écrit-elle. Violette a besoin d'un rituel quotidien. Après avoir trié ses cendres, briqué son intérieur, elle se livre à son cahier avec des horaires réguliers. Cette posture est essentielle et déjà présente dans un de ses premiers ouvrages : *L'Affamée*.

1961 : c'est le coup de foudre : Violette Leduc découvre Faucon, petit village perché du Vaucluse avec vue magnifique sur le Mont-Ventoux¹⁹.

Violette vient de trouver à Faucon l'endroit rêvé où elle pourra envisager de venir plusieurs mois par an, l'été. Elle écrit la suite et finit ce livre, qui allait devenir *La Bâtarde*, dans les bois et forêts de Faucon « *Qu'est-ce que j'aime de tout mon cœur ? Les bois, les forêts. Ma place est chez eux, ma place est chez elles* ». Elle s'arrange avec quelques habitants, qui ne sont pas toujours de très bonne volonté, pour se loger pendant l'été dans ce village. À l'automne elle revient à Paris dans son deux-pièces, soumet à Simone de Beauvoir l'avancement de son manuscrit. Elle finit de rédiger *La Bâtarde* dans les bois, après la route de Jaux près du village dans la chaleur de l'été²⁰.

Mais c'est, encore une fois, rue Paul-Bert, entourée de ses voisins qu'elle attendra le verdict de l'attribution du prix Goncourt. Dans les photographies déposées à la BNF par la famille Dion, en même temps que le manuscrit de *la Folie en tête*, on peut voir Violette entourée de ses voisins attendant l'issue des délibérations du jury Goncourt. Elle prendra très mal le verdict et chassera ses pauvres voisins sans ménagement.

Cependant, même si elle n'obtient ni le Goncourt ni le Femina, la renommée de Violette Leduc s'amplifie et la vie du quartier en est, un temps, changée.

Elle est pistée par des paparazzis devant son immeuble. On la voit faire ses courses dans le quartier, traîner dans le Prisunic à l'affût d'une petite robe imprimée qui l'avantage, acheter ici et là des brimborions. Violette s'amuse quelque temps de cette gloire si soudaine et bien tardive. On la reconnaît dans la rue, dans le métro, elle signe des autographes. Ainsi, sur le quai de la station Faidherbe-Chaligny, une poinçonneuse en train de lire *La Bâtarde* lui demande une dédicace. Et lui offre un ticket de métro tout neuf²¹...

Henri Cartier-Bresson vient la photographier dans son deux-pièces²².

Le succès de *La Bâtarde* lui procure assez d'argent pour qu'elle s'achète une maison à Faucon alors que jusqu'à présent elle louait une petite maison. C'est le début d'un délaissement car de 1969 à sa mort, Violette Leduc viendra de moins en moins à Paris.

Après les deux opérations qu'ont nécessité son cancer du sein, elle a de plus en plus de mal à grimper les six étages et n'est guère encouragée par la « fraîcheur » de ses voisins avec lesquels elle s'est finalement brouillée. Violette écrit le deuxième tome de son autobiographie rue Paul-Bert et à Faucon. L'écriture est interrompue par les opérations relatives à son cancer en novembre 1965 et décembre 1968. Pour la deuxième opération qui nécessite de longues séances de radiothérapie, elle ne peut réintégrer le 20 rue Paul-Bert. Elle s'installe dans un hôtel de Saint-Germain-des-Prés.

De juin 1970 à sa mort, en 1972, Violette ne revient qu'une dizaine de jours rue Paul-Bert, en juin 1971, lors de la parution de son dernier ouvrage : *Le Taxi*.

Pendant la dernière année de son existence Violette a souvent envie de revenir à Paris. Elle écrit à des amis pour annoncer qu'elle pense venir en novembre 1971, puis en février 1972. Elle dit même qu'elle apportera en juin 1972 le troisième volet de son autobiographie (qui paraîtra sous le nom de *La Chasse à l'amour* après sa mort en 1973). Sa santé décline à partir de l'automne de 1971. Son cancer se généralise. Elle semble persuadée qu'elle ne souffre que de gripes et de crises de foie à répétition. Après un séjour à l'hôpital d'Avignon en mars et avril 1972, elle revient à Faucon. Les médecins savent qu'ils ne peuvent plus rien pour elle. Elle meurt le dimanche 28 mai à 17 h 15.

¹⁸ Toujours cité par Jean-Claude Arrougé, *op. cit.*

¹⁹ Diapositive : « sur les pas de Violette à Faucon », par Catherine Florian (visible sur le site.)

²⁰ Photographie Michel Coulet, don à l'auteur.

²¹ Anecdote rapportée par Jean-Claude Arrougé, *op. cit.*

²² Photographie Henri Cartier-Bresson.

Dans le quartier parisien où l'écrivaine a vécu la majeure partie de sa vie il convient de considérer que c'est pour l'habiter de nouveau, ce quartier, que la Médiathèque du 20 rue Faidherbe porte son nom.

Revisitons alors les lieux et l'œuvre de cette écrivaine au succès éphémère, à l'écriture exigeante et longtemps censurée avant d'être redécouverte progressivement au cours des vingt dernières années.

L'ENFANCE BÂTARDE. UNE JEUNE FEMME NON CONVENTIONNELLE.

Je m'appuierai bien entendu sur la biographie de Carlo Jansiti, mais aussi, pour illustrer les étapes de la vie de Violette Leduc, sur les photographies qui se trouvent dans cet ouvrage. Le film de Martin Provost « Violette »²³ ainsi que le documentaire d'Esther Hoffenberg *Violette Leduc, La chasse à l'amour*²⁴, diffusés en ces lieux²⁵ compléteront avantageusement le panorama que je brosserai à grands traits aujourd'hui.

J'ai choisi de faire une première coupure à la fin de la jeunesse de Violette Leduc, juste avant que celle-ci ne commence véritablement à écrire. J'y développerai plusieurs motifs : la bâtardise, la mère, la figure tutélaire de la grand-mère, le frère, les amours dites saphiques, et enfin le thème de l'époux féminin que fut, en quelque sorte, Jacques Mercier.

7 avril 1907 : naissance à Arras, au 118 rue Saint-Aubert, de Thérèse, Andrée, Violette Leduc : fille de Berthe Leduc, elle-même employée dans la grande famille Valenciennaise, les Debaralle. André Debaralle est le fils de famille avec lequel Berthe a une liaison, suivie d'une grossesse, chose banale à cette époque mais dont les victimes furent les femmes²⁶.

André ne reconnaîtra pas Thérèse dont le second prénom est Andrée et le troisième Violette. Elle a de lui quelques souvenirs et quelques photographies... Contemplant une photographie de son père à huit ans Thérèse-Violette s'extasie :

« J'aime ce petit garçon absent de lui-même, j'aime sa fragilité d'anémone... Un dimanche de froidure, de désespoir, de solitude, j'ai brûlé ses photographies avec l'acte de décès. » (Bat, 28)

Ainsi Violette Leduc se définit-elle comme « bâtarde ». Le titre provocateur du premier tome de son autobiographie tient de la revendication autant que de la provocation. La marginalité sociale se constitue en identité, c'est aussi le mode de désignation de l'époque : on pense à certain « idiot de la famille » et autre « comédien et martyr. »

Violette éprouve un intérêt distant pour ce père qui sans aller jusqu'à reconnaître sa fille, vient de temps en temps lui rendre visite et sans doute aider pécuniairement sa mère.

« Je dormais, ma mère entendait enfin le roulement de la calèche, l'arrêt des roues, le claquement de la portière, le pas dans l'escalier, le pas trop pressé dans le couloir aux rats ? Un monsieur en tenue de soirée entrain, il tapotait le menton de la mère et celui de l'enfant, il ne voulait pas donner sa maladie... Née d'un père inconnu... » (Bât.)

L'analyse sociale prend un tournant particulier lorsque dans *La Bâtarde* Violette Leduc semble y trouver l'explication d'un comportement qui intègre les valeurs et les apparences de la bourgeoisie :

« Je suis la fille non reconnue d'un fils de famille, je dois rivaliser en soins, en médaille et chaînette d'or, en robes de broderie, en longues anglaises, en teint clair, en cheveux soyeux avec les enfants riches de la ville lorsque ma grand-mère me promène dans le jardin public. ... » (Bât.) *« Mon père faisait blanchir son linge à Londres »,* confie-t-elle en 1970 à P.A. Boutang, comme si le linge blanchi à Paris n'était pas assez blanc... »

Violette passe souvent pour snob. Mais, comme l'a écrit Jean-Claude Arrougé, son cœur penche du côté des petits, des pauvres. C'est aussi pour cela qu'elle ne quittera jamais son quartier près de la Bastille.

La mère :

Le père mystérieux et trop vite disparu est ancré dans le discours de la mère et dans l'imaginaire de l'enfant. Ce discours de la mère a construit l'enfant comme un destin : dans une perspective sartrienne on peut dire que l'injonction maternelle : « tu te méfieras des hommes » a orienté toute la vie de Violette. Dans l'œuvre et en particulier dans *L'Asphyxie* elle apparaît comme une mère froide, coquette et dure²⁷. Pour certains proches cependant, Berthe sera une mère constante et fidèle jusqu'à la fin, toujours présente.

²³ TS Production, 2013

²⁴ Film Le Poisson, 2013.

²⁵ Les 23 février et 28 mars 2019, Médiathèque Violette-Leduc.

²⁶ Diapositive : André Debaralle. Source : voir note 6.

²⁷ Citation du début de *L'Asphyxie*.

Des passages inédits de *La Chasse à l'amour*, que le groupe d'étude des manuscrits dont je fais partie à l'ITEM a mis au jour très récemment, montrent que la mère et la fille étaient en complète symbiose, unies par une relation d'amour-haine d'une parfaite ambivalence, et ce jusqu'à la fin de leurs jours, car Berthe Leduc décède après sa fille, en janvier 1973.

Fidéline

Comme il arrive fréquemment dans les configurations familiales où la mère élève seule son enfant, la figure grand-parentale constitue un pôle affectif déterminant.

1913 : Berthe Leduc rencontre Ernest Dehous et va vivre à Valenciennes. Violette vit avec sa mère, sa grand-mère « Fidéline » et la fidèle Clarisse, sa marraine, avenue du Quesnoy.

Violette trouve alors un refuge affectif dans la douceur et la complicité que lui offre Fidéline, sa grand-mère.

Dans cet article de *Pour Elle*, dans lequel Violette trouvait un revenu alimentaire, elle écrit ces lignes transcrites par Alexandre Antolin²⁸ :

« Comme la vôtre certainement, ma grand'mère était extraordinaire... Elle s'appelait Fidéline. Fidèle et douce, elle l'était jusqu'à la moëlle ! Ma grand'mère était une véritable forteresse de tendresse, d'indulgence, de compréhension de l'enfance ; Ma grand'mère attirait à elle les petits enfants comme le suc des fleurs les abeilles... Si ma grand'mère gâtait les siens, elle n'était pas « gâteuse ». Lorsque Fidéline meurt, en avril 1916, c'est un choc, c'est à ce moment-là que Violette devient orpheline.

André Debaralle meurt lui aussi en 1916 et à la fin de la guerre, on place Violette en pension. Pleurésie. Séjour à la campagne.

Berthe Leduc se remarie avec un riche commerçant, Ernest Dehous, dont elle aura quelques années après, un fils, Michel.

Le frère²⁹.

Michel prend de plus en plus d'importance dans l'œuvre mais de manière imperceptible : Il n'apparaît que dans *la Folie en tête*, lorsqu'aux côtés de sa sœur il se livre au marché noir 1944-1948 et lors de leur courte arrestation par les gendarmes. J'ai parlé récemment à Lille lors de la journée d'étude consacrée à Violette Leduc, de cette période à laquelle Violette Leduc se livrait au marché noir, période évoquée à la fin de *La Bâtarde* et au début de *La Folie en tête*.³⁰

Michel est pourtant plus présent qu'on ne le croit. Dans *La Chasse à l'amour* il y a de nombreux passages inédits : le mariage de Michel, La maladie de Violette, hébergée chez Michel et sa famille, la maladie de la mère (une tentative de suicide), le départ de Michel en Afrique, puis son retour en France dans une exploitation agricole. Leduc y évoque ses enfants, Claude, Serge... et son décès dans un accident de voiture dans les années 60.

L'amour au féminin : Isabelle, Denise.

Donc à partir de 1924, Berthe et Ernest Dehous, jeunes parents, placent la fille aînée comme pensionnaire au collège de Douai à distance... C'est là que la jeune Thérèse rencontre Isabelle.

A la rentrée 1924, Violette est pensionnaire au collège de Douai. (aujourd'hui Lycée Corot, rue Saint Vaast). Elle a dix-huit ans Elle rencontre Isabelle au printemps 1925.

Originaire du Nord Isabelle est fille d'instituteurs. Dotée d'un physique ordinaire, elle est la meilleure de la classe³¹. Leur liaison ne dure que quelques mois puisque Isabelle, obtenant son brevet fin juin quitte le collège en juillet.

La fin de Thérèse et Isabelle « ma mère me reprit. Je ne revis plus jamais Isabelle » laisse pourtant penser que les deux jeunes filles sont séparées par intervention de la famille. Leur liaison amoureuse restera le seul véritable amour heureux de toute l'œuvre de Violette Leduc.

²⁸ Document numérisé par l'intermédiaire d'Alexandre Antolin. Page de « Pour Elle » 13 août 1941 avec le médaillon d'une grand-mère et l'article de Violette Leduc.

²⁹ Photographie : Violette et son demi-frère. Source : voir supra, Carlo Jansiti.

³⁰ Conférence à Lille III. Journée d'études « Violette Leduc ou la remise en cause des normes : de l'après-guerre aux années 68 ». Alexandre ANTOLIN et Florence de CHALONGE, en collaboration avec l'IRHIS (Florence TAMAGNE – Lille 3) 20 octobre 2017

³¹ Jansiti, *op. cit.* pp. 61-62.

Je la croyais loin : elle est près de moi. Son broc sera bientôt plein. Enfin. Je les connais ses longs cheveux défaits puisqu'elle les promène dans l'allée. Pardon. Elle m'a dit pardon. Elle a frôlé mon visage avec ses cheveux pendant que je pensais à eux. Cela dépasse l'imagination. Elle a rejeté sa chevelure pour me l'envoyer au visage. J'ai eu sa masse de cheveux sur mes lèvres. Elle ne savait pas que j'étais derrière elle et elle m'a lancé ses cheveux au visage ! Elle ne savait pas que j'étais derrière elle et elle m'a dit pardon. Ce n'est pas croyable. Elle ne dirait pas je vous fais attendre, je suis lente, le robinet ne marche pas. Elle vous lance sa chevelure pendant qu'elle vous demande pardon³².

La liaison avec Isabelle sera la seule liaison épanouissante et même rendue sublime tout au long de l'œuvre, d'autant que le récit de celle-ci subit de plein fouet la censure. Il y a même le récit d'un mariage imaginaire, dans un passage inédit, étudié par Alison Péron dans un ouvrage à paraître³³.

Hermine / Denise

L'année suivante, une nouvelle surveillante arrive, de quatre ans son aînée. Elle est musicienne et prépare le concours de l'école normale d'institutrices. C'est Denise Hertgès³⁴.

Je retrouvais sa passion de la musique dans son étreinte, dans son baiser. A la balafre de cheveux d'Isabelle succédaient les joues brûlantes d'Hermine³⁵.

Denise est institutrice en région parisienne. Les deux jeunes femmes s'installent à Vincennes : elles vivront sept ans ensemble. C'est un couple de femmes qui mène une vie conjugale tranquille (« la quiétude de l'homosexualité ») peut-être un peu ennuyeuse ? au vu du caractère instable et exigeant de Violette... D'autant que celle-ci souffre très tôt d'un fort complexe physique et que cela empoisonne lentement leur relation. Elle se trouve laide, complexe résiduel de l'admiration qu'elle vouait à la beauté de sa mère. Mais de quelle laideur s'agit-il ?

La laideur

Le motif de la laideur³⁶, chez Violette Leduc a souvent été comparé au motif de la laideur chez Sartre tel qu'il est évoqué par lui-même dans *Les Mots*. La laideur est érigée au rang de motif littéraire dès la rencontre avec son antithèse, la beauté de Simone de Beauvoir. C'est d'ailleurs le passage de *La Bâtarde* intitulé « le tailleur anguille » paru dès 1961 dans *Les Temps Modernes* qui m'a semblé fondateur d'une « mise en scène du Je » dont le motif principal est l'insulte, au nom d'une laideur érigée en stigmaté par une passante³⁷.

Denise Hertgès est une compagne attentionnée et prête à tout pour épauler une Violette un peu caractérielle !

Gabriel/ Marc : l'homme féminin

Violette n'est pas très assidue au cours d'autant qu'un jeune homme vient la chercher presque tous les jours : « Je fermais mon poing, je regardais l'heure à ma montre bracelet avec un mouvement viril de mon bras, un mouvement pour Gabriel en hommage à sa douceur, à sa démarche un peu féminine, à sa taille fine³⁸. » Ce qui lui plaît en lui c'est son caractère féminin. La relation qu'elle entame et qui finira rapidement par périlcliter est une relation à trois. Elle est évoquée dans *Ravages*.

Présent dans *Ravages*, *La Bâtarde*, *le Taxi* même puisque ce dialogue d'un frère et d'une sœur se déroule dans l'intimité d'un taxi, qui ne va pas sans rappeler la première rencontre sexuelle entre Marc et Thérèse dans *Ravages*. La figure du premier amant est la seconde relation érotique de l'œuvre de Leduc. Relation ambiguë, toujours à la limite de l'inceste.

³² *Thérèse et Isabelle*, Gallimard, Folio pp. 16. J'ai choisi ce passage pour deux raisons : les passages les plus « érotiques » de cet ouvrage ne sont pas ceux que l'on connaît le plus... Et la deuxième raison est l'écho de certains passages durassiens que celui-ci éveille en moi : Hélène Lagonelle dans le dortoir, dans *L'Amant*. Et de manière plus profonde les échos de Leduc chez Duras.

³³ Anaïs Frantz, *Réparer Violette Leduc*. Coll. Archives, P.U. Sorbonne-Nouvelle.

³⁴ Photographie : avec Denise, collègue de Douai, 1925.

³⁵ *La Bâtarde*, p. 110

³⁶ Diapositive : portraits de Leduc et de Sartre.

³⁷ Mireille Brioude, Violette Leduc : *La mise en scène du Je*, Rodopi, Amsterdam, 2000.

³⁸ *La Bâtarde*, pp. 125-125.

2° époque : La naissance d'une écrivaine : (1942- 1964) Les amours impossibles et la venue à l'écriture

A partir de 1942, les rencontres que fera Violette Leduc seront à la fois d'ordre sentimental et d'ordre littéraire. Les hommes aimés, (Sachs, Genet, Cocteau, Jacques Guérin) et certaines femmes (ici Nathalie Sarraute) lui voueront une admiration méritée et reconnaîtront immédiatement en elle une écrivaine de talent³⁹. Elle ne saura pas toujours quant à elle garder les distances nécessaires à une vraie coopération intellectuelle. L'amour s'en mêlera avec son lot de crises, de ruptures et de réconciliations.

1942 : Maurice Sachs emmène Violette en Normandie et ils s'installent dans le village d'Anceins. Il l'encourage à écrire et elle entreprend de rédiger ce qui sera *L'Asphyxie*.

Vos malheurs d'enfance commencent de m'emmerder. Cet après-midi vous prendrez votre cabas, votre porte-plume, le papier, le buvard dans le cabas.

- *Oui Maurice, dis-je, vexée.*

Un arbre à choisir, une route à prendre. (...) J'ai pris la route du blé coupé. Le cri sortait de terre. Alouettes, feu d'artifice à ras de terre, où étiez-vous ? Je marchais par cœur, l'œil sec je pelurais (...) Ecrire. Oui, Maurice, plus tard⁴⁰.

En novembre, Sachs part pour l'Allemagne comme travailleur volontaire. Violette reste au village et commence un trafic de marché noir.

1943 : Sachs tente de revenir en demandant à son amie de lui fournir un faux certificat médical stipulant qu'elle est enceinte. La démarche échoue. Sachs mourra en 1945 alors qu'il était prisonnier en Allemagne, assassiné dans des circonstances obscures.

1944 : De retour à Paris Violette vit la Libération comme une période d'incertitude. De quoi vivra-t-elle ? Devra-t-elle compter sur sa plume ou poursuivre le marché noir ? Elle est encore jeune mais se sent mal dans sa peau. Elle vit entre Paris et Anceins, grâce au marché noir. Elle rencontre Alice Cerf. Opération de chirurgie esthétique sur son nez, qu'elle ne supportait pas.

Beauvoir⁴¹.

Février 1945 : Le manuscrit de *L'Asphyxie* est confié à Simone de Beauvoir, rencontrée par l'intermédiaire d'une amie, Alice Cerf. : Beauvoir téléphone à Violette Leduc pour en parler. C'est le début d'une amitié qui durera jusqu'à la mort de Violette Leduc.

Simone de Beauvoir m'avait dit dans l'appareil :

- *Voulez-vous demain, au Flore, au premier étage ?*

J'étais en avance, j'ai attendu sous l'horloge, dans l'entrée du métro Saint-Germain-des-Prés. Je suis toujours en avance. Je perds mon temps avec un superflu d'exactitude. Ce lambeau de poussière qui se démenait contre un grillage, ce bas de soie qui gigotait sur une corde devant une fenêtre il y a une demie-heure... C'était moi avant l'heure. Je suis en avance, j'attends. Je suis neutre. Ce n'est pas monotone, je me ronge. J'imagine des minutes entre les minutes, des secondes entre les secondes. J'enrichis le temps qui me pourrit de minute en minute, de seconde en seconde. Un insecte avance sur ma tombe, c'est l'aiguille du cadran. Je suis en avance, je développe le temps, j'ai du temps à revendre. Les secondes montent, les secondes descendent, je vois des défaites plaquées sur des victoires. C'est le balayage du temps. Je rencontrerai Simone de Beauvoir dans un quart d'heure⁴².

Décembre 1948 : Sartre et Beauvoir décident d'aider financièrement Violette Leduc en lui versant une allocation par l'intermédiaire de Gallimard. Les versements uniquement assumés par Beauvoir se poursuivront jusqu'en 1964.

Relation faite d'une véritable amitié : tolérance, bienveillance et admiration d'une part. De l'autre un amour fou mais du côté de la raison, la conviction que sans une lectrice et une conseillère, on ne peut écrire. Marine Rouch, spécialiste de Beauvoir l'a montré : Simone de Beauvoir aidait, encourageait de nombreuses jeunes femmes qui se lançaient dans l'écriture. Oui, c'est bien grâce à Simone de Beauvoir que ces femmes ont écrit.

³⁹ Diapositive-titre avec les portraits de Maurice Sachs, Jean Gente et Nathalie Sarraute.

⁴⁰ *La Bâtarde*, page 399.

⁴¹ Diapositive-titre avec la photographie de Simone de Beauvoir, de profil, en 1945, sur fond de rue parisienne.

⁴² *La Folie en tête*, p. 65.

Immédiatement après la publication de *L'Asphyxie*, qui se vend assez mal, Violette Leduc débute la rédaction de ce qui sera son œuvre la plus étrange et la plus audacieuse : *L'Affamée*.

L'Affamée : 1948.

Violette Leduc donne à lire à Simone de Beauvoir cet immense journal intime et amoureux dont Beauvoir elle-même est l'objet. Beauvoir fascinée et un peu effrayée par cette œuvre, se confie à Nelson Algren. La « femme laide » comme elle l'appelle sans beaucoup d'élégance « écrit un journal sur elle ». De fait, Beauvoir lira mais ne corrigera pas cette œuvre. Le manuscrit principal sera confié par Violette Leduc à Jacques Guérin et sera même dédié à celui-ci. Beauvoir favorisera tout de même sa publication et il faut saluer son courage et sa sagacité. Catherine Decastel dans sa mise en scène de *L'Affamée* porte sur scène cet étrange et poignant chant d'amour⁴³. Sachs, Simone de Beauvoir, le mécène Jacques Guérin⁴⁴ : étoiles les plus brillantes d'une constellation littéraire et amoureuse. D'autres amours impossibles jalonnent la vie de Violette Leduc, les amours réelles n'ayant que peu de place dans son œuvre.

Parmi les femmes qu'elle a aimées, Nathalie Sarraute tient une place des plus ambivalente.

Dès que Nathalie Sarraute se délivrait de sa vie intérieure, elle ressemblait à une petite fille qui descend d'un traîneau. Je jouais mon rôle d'enjoleur, celui que j'avais joué dans le garni de Vincennes, avec mon beret basque penché d'un côté. Si je buvais sec, c'était pour jouer aussi les alcooliques, pour être remarquée, admirée. Ne pas être raisonnable me semblait fabuleux. Ah, que j'ai joué de bon cœur les enfants terribles ! Je désirais effrayer Nathalie Sarraute comme d'autres désirent rassurer. Elle m'encourageait, elle me croyait sincère. « Vous êtes inouïe, vous êtes formidable » me disait-elle. Formidable. Je commandais une sixième fine. De plus en plus inouïe, de plus en plus formidable. J'étais con⁴⁵.

Leduc admire Sarraute et la jalouse presque : son intelligence, son assurance, sa profondeur, sa façon de ponctuer leurs conversations de « Ah... ». Si, un temps, l'admiration est réciproque, comme le prouve leur correspondance étudiée par Olivier Wagner, leur amitié se délite et aboutit à une rupture⁴⁶.

Amours impossibles et rivalités littéraires.

Il en sera exactement de même avec Jean Genet, rencontré en 1945.

Carlo Jansiti raconte que plus de vingt ans après leur rupture, ils se croisent par hasard dans Paris. C'est Violette Leduc qui tourne les talons. Rivalité littéraire. Homosexualité originalité : Genet fait de l'ombre à Leduc.

Septembre 1947 : rencontre Jacques Guérin, auquel elle confiera cahier manuscrit de *L'Affamée* un mois après leur rencontre. Alors que *L'Affamée* est consacré à S.deB. La dédicace est pour Jacques Guérin. Celui-ci financera, l'année suivante, un tirage de luxe de *L'Affamée*, édité par J.J Pauvert.

C'est le début d'une amitié difficile. Jacques fait publier à ses frais une édition de luxe de Thérèse et Isabelle, première partie de son roman nommé *Ravages*, censuré par Gallimard en décembre 1955. Soulignons que *Thérèse et Isabelle* ne sera publiée par Gallimard qu'en 1966 puis réédité dans son édition complète par Carlo Jansiti en 2000.

Censuré !

Carlo Jansiti relate avec une extrême précision ce cas exceptionnel de censure vécu par Violette Leduc en 1954 au moment où elle présente *Ravages* aux éditions Gallimard. Il faut dire que l'affaire est d'importance car elle révèle l'état des mentalités en France et la pression des préjugés sur la politique éditoriale des années 1950. La censure ou plutôt la pré-censure, s'exerce sur une femme, sur une parole de femme. Elle concerne le début de *Ravages*, la liaison avec Isabelle au collège de Douai et, partiellement, le récit de l'avortement, à cinq mois, de l'enfant que Violette Leduc attendait de Jacques Mercier. Voici ce que Jacques Lemarchand directeur de publication chez Gallimard, disait à propos de *Ravages*, après lecture du manuscrit intégral :

⁴³ Vidéo disponible sur : <https://www.theatre-contemporain.net/video/Extrait-court-1>

⁴⁴ Photographie de Jacques Guérin dans les années 1950.

⁴⁵ *La Folie en tête*, p. 168.

⁴⁶ *Lire Violette Leduc aujourd'hui*, collectif, PUL, 2017.

C'est un livre dont un bon tiers est d'une obscénité énorme et précise-et qui attirerait les foudres de la justice. Et les cent cinquante pages de l'avortement sont du mauvais Sartre. C'est aussi un livre qui contient des réussites ponctuelles. L'histoire des collégiennes pourrait, à elle seule, constituer un récit assez envoûtant-, si l'auteur consentait à entourer d'un peu d'ombre ses techniques opératoires. (...) Publié tel quel, ce serait un livre à scandale et les qualités du livre-, qui en seraient, en outre, étouffées- ne justifient pas ce scandale⁴⁷.

Violette Leduc vit cette censure comme un assassinat, plus particulièrement comme l'assassinat de son enfant. Elle tombe dans une profonde dépression.

1956 : Séjourne six mois dans une clinique de Versailles, Puis elle entre en maison de repos à la clinique du docteur Le Savoureux qui a racheté la Maison de Chateaubriand dans le parc de la Vallée aux loups, à Châtenay-Malabry.

1957 : Rencontre à la Vallée aux loups Thérèse Plantier qui lui fera découvrir Faucon, où réside sa mère, Emilie Plantier, dont Violette Leduc parle dans son entretien.

3° époque : La gloire de la Bâtarde

Si les amours s'avèrent souvent impossibles, Violette Leduc su nouer de précieuses amitiés avec des femmes. J'en citerai deux que je n'ai pas mentionnées jusqu'à présent : Françoise d'Eaubonne qui compte Violette Leduc (dans un extrait inédit de son journal) parmi les plus grands écrivains français. Ghyslaine Charles-Merrien, l'une des premières auteures de thèse sur Violette Leduc, en 1980, a personnellement connu Françoise d'Eaubonne et elles évoquaient toutes deux longuement la personnalité de Violette Leduc femme à la fois difficile et sincère⁴⁸. Evoquons aussi Monique Lange, qui travaillait chez Gallimard, fut aussi son amie. Sa fille, la regrettée Carole Achache, évoque les visites que Violette rendait à sa mère dans *Fille de*⁴⁹.

L'écriture de la trilogie autobiographique, œuvre-phare de Violette Leduc, commence en 1958 et ce sera le début du succès même si celui-ci est lié au scandale.

Après une période d'un an de profonde dépression, Violette Leduc, encouragée par ses amis et, bien sûr, par Simone de Beauvoir se remet à écrire. Elle le fait assez vite d'ailleurs puisqu'elle commence *La Vieille fille et le mort* dans la clinique du docteur Le Savoureux à la Vallée aux loups. Et elle rencontre René, un maçon aux yeux bleus première véritable relation amoureuse avec un homme, éblouissement dont elle fera état dans *La Chasse à l'Amour*.

Juin 1958 : parution des *Boutons dorés* et de *La Vieille fille et le mort*.

Dans *La Vieille Fille et le mort*, Clarisse, héroïne fictive de cette longue nouvelle, tient un café épicerie dans un petit village. Un soir elle découvre un cadavre dans le café. Elle le lave, le rhabille et se livre à un curieux rituel d'adoration amoureuse autour de cet homme : le cadavre de ses amours impossibles⁵⁰.

Fin 1958 : de retour rue Paul-Bert à Paris, elle entreprend la rédaction de *La Bâtarde*. Début de sa liaison avec René Gallet, dont elle fera largement état dans *La Chasse à l'amour*, du moins dans la version publiée.

Le début des années 60 voit une légère amélioration de l'état mental de Violette. Ses amies l'aident et l'encouragent à voyager.

C'est une période plutôt heureuse pour Violette : elle fait des aller et retours fréquents entre Faucon où elle s'installera définitivement après avoir acheté une jolie maison, et Paris, où elle rencontre périodiquement Simone de Beauvoir qui, toujours fidèle, lui corrige ses manuscrits et souvent lui demande de couper et d'alléger ses développements. Commencée en 1961, l'ouvrage qui deviendra *La Bâtarde* paraît en extrait dans *Les Temps modernes*, en particulier l'épisode du « tailleur anguille ». Puis l'ouvrage paraît, avec un retentissant succès, mais un succès de scandale lié aux sujets de la bâtardise et de l'homosexualité. Peu de gens reconnaissent la valeur littéraire de l'ouvrage.

La Bâtarde devient un best-seller mondial, notamment aux États-Unis. Un triomphe sur la misère et la solitude que Violette vit dans son petit appartement du 11^e arrondissement. Elle ouvre chaleureusement sa porte aux journalistes et photographes dont elle devient la coqueluche en cet automne 1964.

⁴⁷ Rapport de lecture du 10 mai 1954 (archives Gallimard) cité par Carlo Jansiti, *op. cit.*, p. 265.

⁴⁸ Ghyslaine Charles-Merrien est trésorière de l'Association des amis de Violette Leduc.

⁴⁹ Stock, 2011.

⁵⁰ Voir article de Mireille Brioude : « étude des gestes de Clarisse ». Ref. Bibliographique sur le site.

On sait peu de choses sur la période qui succède immédiatement à la publication de *La Bâtarde*. Après une période d'étourdissement et de fêtes une dépression liée au changement et à la nouvelle notoriété.

Avant la publication de *La Folie en tête*, 1970, deuxième énorme succès de Violette Leduc, deux ouvrages d'importance paraissent :

Juillet 1966 : parution chez Gallimard, de *Thérèse et Isabelle*, la partie censurée de *Ravages*. Ce dernier ouvrage, publié dans son intégralité, en 2000, couronne le succès de Violette Leduc mais tend à l'enfermer dans une posture d'écrivaine lesbienne qui lui a fortement nuit.

1968 : Beauvoir corrige le manuscrit de *La Folie en tête*.

Dès la parution en 1970 de *La Folie en tête*, Violette Leduc entame la rédaction, à Faucon, de *La Chasse à l'amour*. Tous les matins elle prend son cahier et un panier de pique-nique. Elle monte la route de Jaux et va s'installer dans les bois, « à cause de la chaleur »⁵¹.

La rédaction de *La Chasse à l'amour* se fera dans de grandes souffrances. Mais Violette Leduc s'acharne et entame une course contre la mort. Elle raconte la période qui commence en 1955, avec sa dépression et se termine en 1970, à Faucon. Elle revient en arrière sur les débuts de la rédaction de *la Bâtarde*. Elle revient surtout sur sa rencontre avec la première grande passion érotique de sa vie : un maçon nommé René (c'est son vrai prénom).

La rédaction de *La Chasse à l'amour* se poursuit pourtant, entre sérénité et rechutes liées à sa maladie. Elle aime à évoquer au présent son plaisir d'écrire.

Citons le dernier ouvrage paraissant encore de son vivant : *Le Taxi*. Catherine Viollet publiera juste avant son décès trois états manuscrits du début de *Ravages* et les éditions du Chemin de fer mettront au jour un beau texte intitulé : « Je hais les dormeurs »⁵².

Je clos cette conférence par une photographie de Violette Leduc, prise par Françoise d'Eaubonne. Faucon, Violette pose en robe légère, fatiguée, amigrie mais souriante. C'est le dernier été avant sa mort. Cette photographie a été déposée à l'Association des amis de Violette Leduc.

- En post conférence, diapositives de présentation du site violetteleduc.net, de l'IMEC à Caen, des publications principales sur l'auteure.
- Dialogue avec le public.

⁵¹ Photographie par Michel Coulet visible sur le site.

⁵² Illustration : premières de couverture de «Je hais les dormeurs et la main dans le sac (publié par Catherine Viollet) aux éditions du Chemin de fer.